

## Introduction

### **Religions et géographie : une relation contre nature ?**

*« Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup  
de demeures » (Jn, 14, 2).*

Le fait religieux participe pleinement de l'histoire de l'humanité. Bergson n'hésite d'ailleurs pas à qualifier l'homme « d'animal religieux », véritable « machine à fabriquer des dieux » (cité par Delumeau, 2000). L'homme étant apparu sur terre il y a environ trois millions d'années, l'on estime que les premiers actes religieux relèvent de l'homme de Néanderthal. C'est en effet entre 95 000 et 35 000 av. J.-C. que les hommes ont voulu donner une sépulture à leurs morts, attitude les différenciant absolument de l'animalité. La plus ancienne tombe connue a été découverte en 1969 dans une grotte située près de Nazareth. Le défunt, le corps est celui d'un adolescent, a été visiblement honoré d'offrandes. Aussi reculée dans le temps (entre 60 000 et 50 000 av. J.-C.) est la sépulture, mise à jour dans la grotte de Shanidar en Irak, de neuf néanderthaliens : à côté des corps, la palynologie prouve que la sépulture de corps a obéi à des rites funéraires précis (dépôt de fleurs notamment).

Cette ritualisation de la mort dénote chez ces hommes du paléolithique moyen et supérieur (le paléolithique inférieur commence avec les premiers hominidés) la prescience d'une transcendance, d'une entité supérieure, d'un au-delà avec la mort, avec lesquels ils cherchent à se relier. La religion vient en effet du verbe latin *religare* : elle relie les croyants entre eux – elle soude la communauté des fidèles – et relie cette communauté à l'objet de la croyance.

Chaque religion est, dans les faits, un « système religieux » (Thual, 2003) qui renvoie à la fois, « à un corpus de croyances et à des formes sociologiques et administratives se manifestant par une expression collective du culte elle-même articulée sur les structures politiques ». Ce système religieux soude tous ceux qui y adhèrent en « une communauté morale » (Durkheim) qui se réfère à – et transmet génération après génération – un discours, une « mémoire collective » (Julliard, 1996) puisque l'acceptation du verbe polysémique latin *religere* (duquel émane également le vocable religion) signifie : remémorer, se souvenir, recueillir des restes. Avoir foi en une religion, c'est subséquemment adhérer à un dogme, pratiquer et transmettre valeurs et croyances. Étudier une religion revient, *in fine*, à analyser des « représentations (croyances, mythes, dogmes), une organisation (églises, confréries, sectes) et des rites » (Dumortier, 2002).

À cette aune, on peut légitimement poser, *a priori*, la pertinence de l'étude du fait religieux en géographie. Science sociale qui cherche, étymologiquement à « écrire l'espace » (au sens de portion de la surface terrestre), la géographie s'efforce de définir « l'organisation de l'espace » (Scheibling, 1994). Traditionnellement « science des lieux » selon le fondateur de l'école géographique française Paul Vidal de la Blache, la géographie paraît fort éloignée, s'agissant de ses objectifs, de la religion.

Or, en dépit de la montée du scientisme<sup>1</sup>, de l'agnosticisme<sup>2</sup>, de l'athéisme<sup>3</sup> ou de politiques séculières laïques ou athées (marxisme) depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'on assiste à un « retour du religieux » (selon Jean Baubérot) tant sur la scène géopolitique mondiale que dans la sphère privée individuelle. Pour Jean Delumeau, « nous savons aujourd'hui que plus la science progresse, plus s'élargit le cercle d'ombre qui entoure le domaine de nos connaissances. L'optimisme rationaliste appartient au passé » (Delumeau, 1996). L'on est désormais très loin de « l'imminence radicale de l'homme moderne » (Thomas Altizer) qui aurait fait sienne une hypothétique mort de Dieu. L'accroissement du nombre des fidèles des grandes religions, la prolifération débridée du mouvement sectaire, l'instrumentalisation du fait religieux par des groupes politiques (terroristes ou non) participent de cette résurgence affichée du fait religieux dans le monde.

Mais si le monde évolue, la géographie n'est pas en reste : contestée par ses adversaires, traversée par un long travail d'introspection, d'analyse épistémologique, cette discipline s'est redéfinie. Non pas que ses champs d'étude

- 
1. Position philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle qui affirme que la science nous fait connaître la nature intime des choses et suffit à satisfaire tous les besoins de l'intelligence humaine. Le scientisme se rapproche étroitement du positivisme d'Auguste Comte pour qui toutes les activités philosophiques et scientifiques ne doivent s'effectuer que dans le seul cadre de l'analyse des faits réels vérifiés par l'expérience : les « choses en soi », si elles existent, sont impossibles à atteindre. L'esprit humain doit se borner à formuler des lois scientifiques entre les phénomènes et l'histoire évolue au gré des stades intellectuels de l'humanité, celle-ci passant de l'état religieux à l'état métaphysique pour aboutir au final à l'état positif, phase de l'émancipation grâce à la science qui amène le progrès économique et l'évolution des esprits.
  2. « Doctrine philosophique qui déclare l'absolu inaccessible à l'esprit humain et professe une complète ignorance touchant la nature intime, l'origine et la destinée des choses », *Grand Larousse universel*, p. 195.
  3. « Doctrine qui nie l'existence de Dieu », *Grand Larousse universel*, p. 782.

se soient réduits : *a contrario*, ils se sont enrichis, étoffés par la définition de nouvelles problématiques.

## I. Le fait religieux en force

### 1. De la difficulté de quantifier

Brigitte Dumortier l'affirme de but en blanc : « le fait religieux se prête à la description, à l'explication, à l'interprétation mais fort mal à la quantification » (Dumortier, 2002). En effet, le dénombrement des fidèles est un enjeu de pouvoir protéiforme : la possibilité pour une minorité d'affirmer un état de fait et de dénoncer les brimades et les vexations dont elle est victime (chrétiens du Soudan, Karens de Birmanie) ou au contraire pour une majorité d'atténuer l'influence ou la domination dont elle profite dans la réalité.

En outre, comment définir un fidèle ? Un baptisé est-il nécessairement un chrétien ? Peut-on légitimement considérer comme fidèle une personne ayant cessé toute pratique ? De fait, les chiffres sont toujours sujets à discussion, ou, à tout le moins, à interrogation. Ainsi, depuis le baptême de Clovis le 25 décembre 496 par saint Rémi (le roi des Francs, converti par son épouse Clotilde, aurait fait le vœu de se faire chrétien en cas de victoire contre les Alamans lors de la bataille de Tolbiac), la France est un royaume chrétien, considéré comme la « fille aînée de l'Église ».

Aujourd'hui, cette caractérisation paraît perdurer : en 1996, le pape Jean-Paul II – qui avait reçu en audience le président Mitterrand le 27 février 1982 et s'était rendu à Lourdes du 13 au 15 août 1983 – a été accueilli par le président Jacques Chirac pour la commémoration du quinzième centenaire de l'entrée de Clovis dans la communauté chrétienne. De plus, les chiffres semblent abonder dans le sens d'une christianisation réelle et d'une profonde catholicité

de la France : en 2001, 71 % des Français s'affirment chrétiens, 22 % s'affichent comme étant athées, 7 % comme appartenant à d'autres religions (*Le Monde*, 25 décembre 2001).

Or, il n'est que de scruter les assemblées des fidèles dans les églises et les temples, de constater l'actuelle crise des vocations pour remarquer le hiatus irréfragable entre les statistiques et la réalité. D'ailleurs, 14 % de ceux qui se disent catholiques ne se rendent jamais à la messe, 71 % reconnaissent n'aller qu'occasionnellement, seuls 15 % ayant une pratique assidue. Dès lors, toute quantification est nécessairement sujette à caution.

## **2. Malgré tout, une tentative**

Le monde religieux ne se résume pas à cinq grandes religions (christianisme, islam, judaïsme, hindouisme, bouddhisme) mais se décompose en une marqueterie de systèmes religieux (certains étant très localisés) dont le tableau page suivante (voir tableau 1) essaie de rendre compte.

## **3. La religion, source de conflictualité ?**

La faillite factuelle de l'idéologie marxiste léniniste (et de ses variantes) qui se réclamait idéologiquement du marxisme athée a autorisé la réapparition du fait religieux dans des États où il était officiellement nié. Ainsi renaissent au grand jour l'Église orthodoxe en Russie, l'islam en Asie centrale (ex-républiques soviétiques du Kazakhstan, de l'Ouzbékistan, de Kirghizie, du Turkménistan, du Tadjikistan, de l'Azerbaïdjan), le luthérianisme en Estonie et Lettonie, le bouddhisme au Cambodge. Désormais, seuls la Corée du Nord, la Chine et Cuba affichent un athéisme ostentatoire, contredit par bien des réalités (venue du pape à Cuba).

Mais cette résurrection s'accompagne, à l'échelle mondiale, d'un regain de conflictualité. Non pas que les religions, dans leur essence, soient porteuses d'intolérance – selon laquelle

la guerre sainte serait une guerre juste – toutefois, force est de constater l'accumulation d'affrontements qui culminent médiatiquement avec les attentats du 11 septembre 2001. Ainsi, depuis 1990, plusieurs pays ont connu diverses guerres civiles ou conflits régionaux comportant un élément religieux ou idéologique : l'ex-Yougoslavie, l'Irak, le Sri Lanka, l'Algérie, Israël, l'Arménie et l'Azerbaïdjan, la Birmanie, le Cachemire, les Philippines, le Timor-Oriental, l'Irlande du Nord, la Tchétchénie et l'Abkhazie, le Tibet. Ces conflits régionaux mettent aux prises des acteurs marqués religieusement, que cette connotation soit consciente et affichée ou qu'elle leur soit attachée inconsciemment. Ainsi, au Kosovo, les Kosovars musulmans ont été aux prises avec les troupes de la République fédérale de Yougoslavie cependant que les forces d'interposition de l'ONU (la KFOR) étaient avant tout composées de chrétiens.

Figure 1. Poids numérique des religions dans le monde

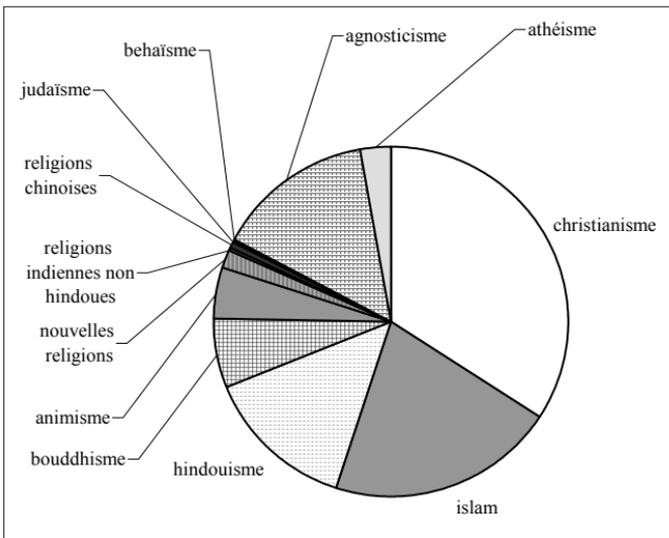


Tableau 1. Population mondiale par religion

Religion	Nombre de fidèles	Pourcentage arrondi de la population mondiale
Christianisme	1 995 993 000	34 %
Islam	1 179 326 000	21 %
Hindouisme	767 424 000	13,7 %
Bouddhisme	356 875 000	6,4 %
Religions tribales animistes	244 164 000	4,5 %
Nouvelles religions	99 191 000	1,7 %
Sikhisme	22 874 000	0,4 %
Taoïsme	20 050 000	0,3 %
Judaïsme	15 050 000	0,2 %
Béhaïsme	6 251 000	0,1 %
Confucianisme	5 067 000	0,08 %
Jainisme	4 152 000	0,07 %
Shintoïsme	3 571 000	0,06 %
Culte parsi	479 000	0,008 %
Sans religion	766 672 000	14,5 %
Athées	146 406 000	2,7 %

Source : Ninian Smart, *Atlas des religions dans le monde*, Könnemann, Cologne, 2000, p. 12 (*a priori*, l'estimation du nombre de chrétiens a été relativement majorée. Jean Delumeau évoque 1,5 milliard de chrétiens sur la planète).

L'après-Deuxième Guerre mondiale et la volonté affirmée de mettre à l'index la guerre, suivie de la guerre froide (où la paix impossible rendait malgré tout la guerre improbable) ont donné l'illusion d'un monde sans guerre. Or, de 1945 à 1989, 160 conflits ont éclaté à la surface de la planète causant la mort de 40 millions de personnes (Boniface, 2001), conflits

localisés (où l'élément religieux n'est en rien négligeable<sup>1</sup>) occultés par l'affrontement des deux superpuissances et qui aujourd'hui sourdent au grand jour.

## **II. Le fait religieux : une donnée géographique, pour une géographie renouvelée**

### **1. De nouvelles approches géographiques**

Bien davantage que Paul Vidal de la Blache, ce sont ses successeurs et épigones (Emmanuel de Martonne) qui ont orienté la géographie française sur un primat de la géographie physique, rurale et régionale. L'époque (des années 1920 aux années 1960) se prêtait à cette orientation : les déterminations physiques étaient d'autant plus prégnantes que le degré de technicité (dans le cas notamment d'une agriculture qui n'avait pas encore accompli sa « révolution silencieuse ») ne permettait guère à l'homme de s'affranchir des contraintes du milieu.

En outre, serait-ce de la modestie ? Les géographes français n'étaient pas prêts à faire la part belle aux faits culturels, même s'ils étaient conscients de la nécessité de les prendre en compte. Lucien Febvre, en 1942, écrivait que de « multiples faits de surface » sont « sans une étroite dépendance des conditions générales et locales du sol, de l'océan, du climat... mais leur fait positif et réel, ce sont les êtres humains vivant partout en groupes sur la terre »

---

1. Que l'on songe à la guerre du Biafra qui opposa meurtrièrement les populations du Nord musulmanes (Haoussas, Yorubas et Peuls) aux Ibos de l'Est et du Sud-Est fortement christianisés de 1967 à 1970. Certes, l'enjeu était aussi économique (l'éphémère république du Biafra renfermait 60 % du potentiel pétrolier du Nigéria) mais il se solda par un massacre des sécessionnistes chrétiens, l'arme de la famine étant cyniquement utilisée pour en venir à bout.